

A. M. Leytens

L'ŒUVRE

14, Rue Drouot
Téléphone : GUT. 62-71, BERG. 44-81
Après minuit : GUT. 59-39

Directeur :

GUSTAVE TÉRY

ABONNEMENTS

1 An	6 Mois	3 Mois	1 Mois
18 fr	9 fr.	4 fr. 50	1 fr. 50

Saluons respectueusement le général Mannoury
qui s'en va, suivi du
A la même heure, Garfouinkel rentre en scène.
Il n'y a, bien entendu, aucun rapport entre
ces deux faits.

Le Muet du Sénat

« A la tribune, messieurs ! »
C'est le Rappel qui le crie aux sénateurs, blanchis ou saisis cette semaine, notamment à M. Perchet du Radical et à M. Clemenceau de l'Homme enchaîné.

Mais M. Clemenceau répond ce matin, par un article intitulé « Ci-git », qu'il aime mieux faire le mort.

Il ajoute même que son cadavre tient beaucoup de place. C'est du moins ce que semble signifier cette réminiscence quelque peu amphigourique :

En me voyant étendu tout de mon long sur la dalle, M. Briand, qui a de l'histoire, évoquera peut-être le souvenir du château de Blois et prononcera quelques paroles dont les annalistes à la façon de Joseph Reinach, s'il en existe encore, feront la matière de textes embrouillés.

« Embrouillés » est le mot. Qu'est-ce que ça veut dire au juste ?
C'est une question que se posent souvent les lecteurs de M. Clemenceau. Depuis longtemps, en effet, notre éminent confrère affecte de parler par énigmes. S'il adopte cette phraséologie sibylline, c'est apparemment pour dérouter M. Gautier, qui ne passe pas pour un Œdipe, bien qu'il soit l'ennemi personnel du laïus. Mais M. Clemenceau se trompe, il ferait beaucoup mieux de s'exprimer clairement, car notre Censorissime, qui n'a rien inventé, si ce n'est peut-être la poudre de Cook (voir plus loin), s'en tient prudemment aux instructions très simples que lui a données M. Briand : « Coupez tout ce que vous ne comprendrez pas. »

Voilà pourquoi il y a tant de blanc dans les journaux.

— S'il en est ainsi, direz-vous, il est étonnant que M. Gautier n'ait pas coupé la phrase ci-dessus !

Ce serait, en effet, stupéfiant, s'il n'y avait dans cette phrase le nom de Joseph Reinach ; on se demande d'ailleurs ce qu'il y vient faire. Mais M. Gautier ne s'est pas posé la question ; dès qu'il a vu Joseph Reinach, il a rengainé ses ciseaux en murmurant : « Inutile... »

Il reste que M. Clemenceau, comparant le président du conseil à Henri III et se comparant lui-même au Balafre, fait allusion à la phrase célèbre du roi, contemplant le cadavre du duc de Guise : « Qu'il est grand ! Il est encore plus grand mort que vivant... »

D'où il appert que M. Clemenceau en est tout bonnement à prêter au président du conseil l'intention de le faire assassiner par ses quarante-cinq Peycelon. D'où il appert également que M. Clemenceau ne se mouche pas du pied...

Au surplus, rassurons-nous : quelle que soit sa taille et quoi qu'il en dise, M. Clemenceau n'en est pas à l'article de la mort, et il aura sans doute le temps d'en écrire encore quelques autres avant celui-là. L'heure n'est donc pas venue de prendre sa mesure, assis, debout ou couché.

Mais nous partageons là-dessus le sentiment du Rappel : il est certain qu'à la tribune M. Clemenceau nous paraîtrait un peu plus grand.

Pourquoi ne se décide-t-il pas à l'aborder ? Essaiera-t-il de nous faire accroire qu'il a le verbe moins facile que la plume ?

A sa place, je serais vexé d'entendre tant de mauvaises langues chuchoter dans les couloirs :

« Clemenceau sait bien ce qu'il fait en abusant des secrets confiés au président d'une commission sénatoriale pour porter devant le public des accusations dont celui-ci ne peut être juge, car tous les éléments de la cause lui font défaut et l'accusé n'est pas là pour se défendre. Clemenceau se garde avec soin de soumettre le litige aux seuls arbitres qualifiés pour en connaître. Visiblement, il n'a d'autre dessein que d'entretenir, ou plutôt d'exciter dans le pays une agitation politique, et, à pareille heure, c'est criminel. Car M. Clemenceau est trop intelligent pour ne pas se rendre compte du mal qu'il pourrait faire ; et personne n'expliquera jamais par quel paradoxe pathologique ce même vieillard, qui écrit trop et ne parle pas assez, est tour à tour atteint d'aphasie au Sénat et de graphomanie dans son journal. »

« Qu'on me pardonne, ajoute M. Clemenceau, si, pour plus de sûreté, je préfère prononcer moi-même mon oraison funèbre. Ci-git... »

Si on vous le pardonne ? Mais on vous le demande, on vous en prie ! Montez vite à la tribune, et allez-y de votre oraison !
Hâtez-vous de nous prouver que vous n'êtes pas encore défunt, et qu'un coup de ciseaux ne suffit pas à vous occire.

D'ailleurs, même si vous étiez mort, comme vous le prétendez, ce ne serait pas encore une raison pour garder le silence. N'avez-vous jamais ouï parler des Morts qui parlent ?

Allons ! Debout, le mort !

Gustave Téry

Une phrase de mon dernier article me vint du Comité des Forges une lettre que l'Œuvre publiera demain. — G. T.

« Nous avons conservé le réduit d'Avocourt et toutes nos positions à l'ouest de la Meuse. Dans ses vaines contre-attaques, l'ennemi a laissé sur le terrain des monceaux de cadavres. »

« Dans la journée d'hier, huit avions boches ont été abattus. »

« Le général Dubail est nommé gouverneur militaire de Paris. »

« Les débats du procès Lombard et Cie se sont ouverts hier devant le troisième conseil de guerre. Il y a quarante-sept inculpés. »

« Le grand cordon de la Légion d'honneur est conféré à MM. Salandra et Sonnino, la plaque de grand-officier au général Dall'Olio. »

« On a trouvé sur le Sussex un fragment de torpille. C'est peut-être un commencement de preuve... »

« On s'agit en Bulgarie. Emeute à Philippopolis : plusieurs morts, dont trois enfants. »

« Les Münchner Neueste Nachrichten invitent les femmes allemandes à apporter leur alliance d'or à la Banque d'Empire. »

**LE GÉNÉRAL DUBAIL
nommé gouverneur de Paris**

Le général Maunoury, nommé gouverneur militaire de Paris à la suite de la grave blessure qu'il avait reçue au front, a dû subir, dernièrement, deux opérations délicates qui exigent de sa part un repos prolongé.

En présence de cette situation, le gouvernement a dû lui désigner un successeur et il a choisi le général Dubail, qui est nommé gouverneur militaire et commandant des armées de Paris.

Le général Dubail est né à Belfort, en 1851. Lorsque la guerre éclata, il commandait la première armée. Il fut appelé, en janvier 1915, au commandement du groupe des armées de l'Est.

**Nouveau ministre de la Guerre
EN RUSSIE**

Pétrograd, 20 mars. — Le général Polivanoff, ministre de la guerre, est relevé de ses fonctions sur sa demande, par l'empereur, qui a nommé ministre de la guerre le général Chouvaïeff, intendant en chef.

AUTOUR DE VERDUN Vaines attaques de l'ennemi

Les Communiqués

15 heures

Au sud de la SOMME, à la faveur d'un violent bombardement, l'ennemi a pénétré dans un élément avancé de notre ligne, à l'ouest de VERMANDOVILLERS (nord de CHAULNES). Notre contre-attaque l'en a rejeté aussitôt après.

A l'ouest de la MEUSE, les Allemands ont contre-attaqué à plusieurs reprises, au cours de la nuit, nos positions du bois d'AVOCOURT. Tous les assauts ont été repoussés par nos tirs de barrage, nos feux de mitrailleuses et d'infanterie, qui ont causé de grands ravages dans les rangs ennemis, notamment devant le « réduit d'AVOCOURT », où les Allemands ont laissé des monceaux de cadavres. Aucune tentative nouvelle dans la région de MALANCOURT.

A l'est de la MEUSE et en WOËVRE, bombardement intermittent.

Les Allemands ont lancé dans la Meuse, au nord de SAINT-MIHIEL, un grand nombre de mines flottantes qui n'ont fait aucun dégât.

En LORRAINE, activité de notre artillerie entre DOMEVRE et BREMENIL.

Sur le reste du front, aucun événement important à signaler.

23 heures

Au sud de la SOMME, nous avons bombardé les gares de ravitaillement de PUZEUX et de HALLU (région de CHAULNES). A l'ouest de NOUVION, un avion ennemi a été descendu par nos canons spéciaux ; l'appareil est tombé à cinq

mètres en avant de nos tranchées ; les passagers ont été tués. Nous avons rapporté dans nos lignes une des mitrailleuses de l'aviation.

Au nord de l'AISNE, un tir de nos batteries, dirigé sur les organisations ennemies du plateau de VAULCERC, a provoqué une forte explosion.

En CHAMPAGNE, nos canons spéciaux ont abattu un avion allemand qui est tombé dans les lignes ennemies près de SAINTE-MARIE-A-PY.

En ARGONNE, nous avons énergiquement bombardé le bois de MALANCOURT ; à la FILLE-MORTE, une de nos mines a bouleversé une tranchée allemande et une autre a détruit un poste ennemi à la cote 285.

A l'ouest de la MEUSE, au cours de la journée, bombardement continu de la région de MALANCOURT, sans action d'infanterie.

A l'est de la MEUSE, les Allemands ont dirigé ce matin, sur nos positions aux abords du fort de DOUAMONT, une violente attaque accompagnée de jets de liquides enflammés. L'ennemi a été complètement repoussé. Un peu plus tard, une deuxième attaque sur le même point n'a pas eu plus de succès et a coûté également des pertes très sensibles aux Allemands.

En WOËVRE, activité intermittente de l'artillerie.

Dans les VOSGES, une forte reconnaissance ennemie, qui tentait d'aborder nos tranchées au nord de WISSEBACH, a été dispersée par un tir de barrage.

LES ALLEMANDS DISENT qu'ils prendront Verdun l'année prochaine

Les Allemands n'ont pas abandonné l'espoir d'entrer à Verdun. L'attaque brusquée n'ayant point réussi, ils ont maintenant recours à une succession d'efforts méthodiques. Ces entreprises ne leur ont procuré, jusqu'à présent, que des succès locaux et minimes, alternant d'ailleurs avec des échecs très sérieux ; telles l'attaque infructueuse du plateau de Vaux, celle toute récente de Haucourt et de Malancourt, et la contre-attaque stérile sur le bois d'Avocourt.

Le moment de la surprise est passé ; tout le bénéfice qu'on pouvait tirer d'une préparation — excellente et minutieuse, avouons-le — est acquis.

Aussi — à moins qu'il ne s'agisse d'une question d'orgueil incompatible avec leur sens réaliste — j'entrevois mal la raison d'un pareil acharnement.

Qu'ils aient espéré, au début, rompre notre front par leur action violente et rapide, cela n'est point douteux. Le procédé est habituel à la stratégie allemande, brutale à l'excès, mais sans art ni malice.

D'autre part, nos ennemis étaient fort bien renseignés. Ils savaient que, sur un front de 10 kilomètres, nos effectifs étaient de Ils les ont attaqués avec des forces sept fois supérieures. Ils avaient le droit de penser les culbuter sous la masse.

Ils savaient que, entre nos positions avancées, qui constituaient deux lignes, et la ceinture des forts, une organisation intermédiaire avait été seulement esquissée entre Douaumont et Louvemont, sur la côte du Poivre et sur celle du Talon. Je suis même surpris que la censure ait permis au rédacteur du Bulletin officiel des armées de le dire.

Si c'avait été l'un de nous, quel coup de ciseaux !

Dans de telles conditions, l'état-major teuton pouvait donc espérer, sinon détruire l'armée française en entier, du moins en anéantissant une importante fraction.

Le bulletin déjà cité signale très justement — une fois n'est pas coutume — les avantages inhérents à une bataille imposée à un adversaire avec une rivière à dos alors qu'on a le moyen de couper par le canon la seule voie ferrée existante. Nous ajouterons que le mé-

me canon paraissait encore susceptible de couper les ponts et de séparer la rive droite de la rive gauche.

Par conséquent, mieux que la prise de Verdun, les Boches avaient sans doute entrevu un nouveau Sedan dans lequel se seraient peut-être effondrés deux cent mille de nos troupes.

Cela valait la dépense beaucoup plus que ces buts hypothétiques d'ordre moral, dynastique et financier qu'on leur a prêtés.

Ils conservaient en même temps l'initiative des opérations, ce qui est un de leurs principes.

Mais ils avaient compté sans nos soldats, qui se sont vaillamment battus, en rase campagne cette fois, sur ces plateaux dépourvus de tranchées et de boyaux. Ils avaient compté également sans la rapidité avec laquelle les renforts ont été transportés.

Avant d'aller plus loin, tirons de tout cela une leçon qui devra nous servir le jour où les circonstances nous permettront de prendre l'offensive à notre tour : c'est que le premier élan doit tout emporter ; sans quoi il n'y a rien de fait.

Ne prenons donc notre élan que quand nous serons assurés de la longueur de notre souffle.

Malgré cela, ainsi que je le disais en commençant, les Allemands s'obstinent ; et, lambeaux par lambeaux, ils semblent compter nous arracher, à n'importe quel prix, les formidables défenses qui restent encore intactes autour de la place.

« Nous prendrons certainement Verdun, mais cela demandera beaucoup de temps, de peine et de sang ;... il nous faut de la patience et attendre des années qui suivront ce que l'année 1916 ne peut pas encore nous donner », écrit l'officier allemand Schubart dans la Münchener Allgemeine Rundschau.

J'ignore si les femmes de Berlin auront cette patience.

Mais quand bien même un concours de circonstances heureuses surviendrait — circonstances que mon imagination envisage de plus en plus difficilement — permettant à l'armée du kronprinz de

défiler un jour dans les décombres de la cité incendiée, je ne verrais encore dans ce fait que « la fin d'un chapitre et non la victoire finale », pour citer le même auteur.

L'encercllement de l'armée française à laquelle était confiée la garde de cette marche lorraine est manqué ; cette armée est sauvée. L'occasion de l'acculer à la Meuse est perdue.

Général Verraux

La bêtise d'Hercule

Le journal qui donnait hier les plus abondants détails d'horreur sur le bombardement de Salonique par six avions boches (jeune fille juive ayant le visage enlevé, jeunes israélites traînant leurs entrailles sur le trottoir, femmes éventrées dans leur lit, termine ainsi ses deux colonnes de reportage sanglant :

« Impressions du public : Les impressions du public saloniocien sont franchement mauvaises... »

Eh bien ! franchement, ça ne m'étonne pas. On ne voit pas bien les Saloniciens, le ventre ouvert, se tordant de rire, et les impressions, quand on a la peau du visage enlevée, peuvent difficilement se dissimuler sous un sourire. Mais ce n'est pas ce qu'ils pensent qui me préoccupe, c'est ce qu'ils vont faire.

Voyons, roi Constantin ! Votre beau-frère n'y va pourtant pas avec le dos de la cuiller ! Quand ses avions, volant très bas, dit la dépêche, et par conséquent pouvant choisir leur but, arrosent consciencieusement vos maisons, vos églises et vos banques, c'est bien à vos Saloniciens qu'ils en veulent !

Quel peut être le but politique poursuivi ? Inspirer aux habitants le désir de se débarrasser des troupes dont la présence leur attire cette vengeance céleste ? Mais la rancune des Saloniciens ira d'abord à ceux qui leur infligent une punition imméritée sans aucune utilité stratégique !

Nous saisissons ici, sur le fait, l'extraordinaire incompréhension psychologique qui préside aux décisions de l'état-major boche, quand il envoie des zeppelins ranimer la haine de l'Angleterre, qui risquerait sans eux de s'endormir, ou quand il torpille des passagers américains dans des conditions de sauvagerie qui anéantissent toute sa coûteuse campagne de presse aux Etats-Unis.

L'Allemand perdra la partie, parce qu'il ne croit qu'à la terreur. Il prête naïvement sa propre psychologie aux autres races. Jamais peuple n'a été moins fait pour gouverner l'univers que ce colosse aux membres énormes et à la toute petite tête.

C'est pourquoi le mérite de nos soldats, qui l'auront vaincu corps à corps, sera immense, et le mérite de nos gouvernants, tête contre tête, assez mince...

Maurice de Waleffe

LE PROCÈS Laborde, Lombard, Garfouinkel et Cie

Première audience du 3^e Conseil de guerre

Le vaste prétoire des Assises a repris l'aspect particulier aux « grandes affaires ». La dernière qui s'y jugea — que c'est loin ! — fut le procès Caillaux. On n'y penserait guère, n'était, au banc des avocats, la mine toujours satisfaite de M^e Ceccaldi, dont la barbe a, parmi la noirceur des robes environnantes, des lueurs de soleil couchant dans un ciel d'orage.

Les robes rouges et les hermines ont fait place aux uniformes. Le noir y alterne avec le bleu horizon. Au milieu, le lieutenant-colonel Favart, qui préside, ne cesse de torturer une forte moustache grise, cependant qu'un alignement d'yeux familial révèle une nerveuse énergie.

Il a tôt fait de procéder à l'interrogatoire des quarante-sept accusés. La formalité dure pourtant près de trente minutes et il est une heure quand l'adjudant-greffier commence la lecture de l'ordre d'informer.

Nul n'écoute cette litanie de crimes et de délits imputés à chacun des accusés et déjà si souvent publiée. Ceux-ci mêmes s'y intéressent peu. Le docteur Laborde — affalé — dont le visage seul émerge du box, n'a nullement l'air avantageux et jeune du portrai paru dans un journal ; il évoque plutôt, avec ses cheveux et sa barbe grisonnants et mal soignés, l'aspect des vieux vagabonds habitués de la correctionnel-

